

## Les 36 malices



*Peinture de Reena Vansing Valvi (tribu des Warlis), format 61 x 61 cm  
Acrylique sur mélange argile et bouse de vache, toile coton*

### *Texte traduit par Anne Kovalevsky*

« Il est par ailleurs si gentil », se dit la jeune femme en regardant son jeune mari se promener, d'un pas instable, le long du chemin qui part de l'extrémité nord du village. « Jamais de querelle avec moi, il n'a

jamais levé la main sur moi, même quand je le provoque en feignant de le défier », continuait-elle de se souvenir en le regardant trébucher et, presque, tomber, mais se stabiliser rapidement. « Je ne sais

pas ce qui lui arrive quand il va boire avec les hommes », murmura-t-elle alors que son mari la dépassait sans entrer dans la maison. « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il est si différent quand il revient un peu ivre... », se disait-elle continuant son tête-à-tête avec elle-même.

« Il est tellement différent, il exige que je lui montre mes *nakras* (ruses féminines) et il n'y a pas moyen de le convaincre » pensait-elle en décidant de le suivre à distance et de découvrir ce qui se passait.

Le jeune couple avait à peine un an de mariage et il n'y avait pas de nourrisson. Son mari se rendait régulièrement à la maison à l'extrémité nord du village, un club pour hommes avec boissons alcoolisées, distillées dans le village et disponibles à volonté, bien sûr, contre paiement. Dans la maison à l'extrémité nord du village, vivait aussi un vieux veuf, qui avait perdu sa femme en couche et avait choisi de ne plus se remarier. Il avait beaucoup d'expériences à raconter, régaland continuellement ses compagnons avec des histoires drôles sur les femmes et leurs faiblesses, provoquant des crises de rires pendant qu'ils appréciaient leurs boissons. « Comment ça se passe avec ta jeune et intelligente femme ? » demanda le vieil homme en se tournant vers le jeune homme, sachant bien qu'ils formaient un couple heureux.

« Très bien, répondait le jeune homme. Ma femme est une personne très gentille, non seulement elle travaille très dur dans les champs, mais elle cuisine aussi de délicieux repas et garde la maison dans un état impeccable et en bon ordre, rien qui ne soit pas à sa place ».

Il s'arrêta un moment comme s'il voulait reprendre son souffle. « Elle est aussi intelligente et aide les autres femmes à gérer leurs affaires domestiques, et, bien sûr, elle m'apporte la bonne humeur », déclarait-il

avec satisfaction. Le vieil homme se mit à rire bruyamment et se tourna vers le jeune homme embarrassé et dit : « Méfie-toi, jeune homme, méfie-toi de ta femme, car elles sont sournoises et malveillantes sans exception si on ne les tient pas à l'œil. Toutes les femmes ont trente-six *nakras* dans leur manche. L'ironie est qu'on ne les remarque que lorsqu'ils nous frappent fort et nous terrassent ».

Le jeune homme ne prononça pas un mot de peur d'être embarrassé devant les autres hommes, parce qu'il aimait beaucoup sa charmante épouse, comme elle en retour. Mais quand il rentra chez lui après tout le sermon du vieil homme, il exigea sans relâche que sa femme lui montre les trente-six *nakras*.

« Je n'ai aucun des prétendus *nakras*, que ton vieil ami profère », répliqua rapidement sa femme en haussant les épaules et feignant l'irritation. Le jeune homme, cependant, ne levait jamais la main sur sa femme. L'écoute de la prompte réplique le dégrisa un peu, au moins jusqu'à la prochaine escapade auprès de ses partenaires buveurs.

Ce scénario se répéta jusqu'au jour où les pluies commencèrent et que tout le monde était occupé à travailler, rebouchant de petites fuites dans les toits et préparant les charrues. Comme les mœurs de la communauté interdisaient l'alcool après le travail avec les charrues, les buveries au club des hommes furent temporairement suspendues. Fatigués de toute une journée de travail, les hommes n'avaient pas le temps de s'asseoir, de boire et de bavarder. Ils avaient juste assez de temps pour remplir leurs ventres affamés et reposer leurs membres endoloris. La jeune femme appréciait cette paix. Plus de querelles et pas de disputes sur les *nakras*, seulement le calme et la paix. Mais elle se demandait

comment cette agréable quiétude pouvait perdurer.

Un jour, alors que les pluies diluviennes qui avaient fait cesser les labours s'étaient arrêtées, son mari partit le matin et, après avoir fait paître le bétail, commença à labourer les champs afin de transplanter le *ragi* (millet) sur les pentes de la colline.

Après qu'il eut quitté le foyer, elle se mit à balayer la maison, rapporter l'eau du puits depuis le village et commença à cuisiner le repas de midi. Le soleil était au zénith quand elle mit le repas dans un panier avec un pot d'eau potable et partit pour les champs. Ce serait un agréable repas ensemble sous le soleil chaud après les jours froids et humides.

Elle devait passer à gué un ruisseau peu profond sur le chemin. Quand elle atteignit le ruisseau, elle remarqua de jeunes enfants qui avaient fait de petites digues de boue, canalisant l'écoulement de l'eau pour attraper de petits poissons, en utilisant de petits morceaux de vieux saris appartenant à leur mère.

Les voir lui donna une idée. Elle posa son panier et décida d'attraper de petits poissons en utilisant, elle aussi, le vieux morceau de sari enroulé lui servant de *chumbal* (pièce de tissu pour porter le pot d'eau sur la tête). Elle porta rapidement le pot d'eau et le *chumbal* à un endroit où elle pouvait faire un petit canal et prendre du poisson dans son sari. Après en avoir pêché plusieurs, elle remit le panier sur sa tête, prit le pot d'eau avec les poissons, encore vivants et se débattant, et se dirigea vers les champs. Les enfants la regardèrent mais ne dirent rien car il n'était pas inhabituel que les femmes qui traversent le cours d'eau s'arrêtent pour attraper du poisson, pour donner du goût à l'eau de tamarin ou aux légumes récoltés dans leurs jardins, les fossés ou les champs...

Quand la jeune femme atteignit les champs qui étaient sur une pente assez raide, son mari tournait la charrue pour faire un nouveau sillon. Il la vit alors qu'elle approchait et continua à héler les taureaux qui avaient ralenti, pressentant une pause dans le labour. Quand il lui tourna le dos, elle vida rapidement le contenu du pot d'eau dans le sillon du champ qu'il venait de labourer. Les poissons se débattaient, leurs écailles argentées étincelaient au soleil.

« Regarde ici, regarde ici !, cria-t-elle à son mari. Tu es si concentré sur ton labour que tu es aveugle au point de ne pas voir ce qui se passe autour de toi ? Comment est-ce que tu n'as pas remarqué les poissons dans le champ ? Même un fou aveugle les aurait remarqués. »

Le mari se retourna pour voir les poissons argentés se débattre dans le sillon qu'il avait fait avec la charrue. Les poissons étaient à bout de souffle et se débattaient sur le sol meuble. Le mari n'en croyant pas ses yeux, arrêta les bœufs et courut vers sa femme.

« J'ai dû les manquer quand je labourais, dit-il timidement. Qu'est-ce que tu attends ? Attrape rapidement les poissons ! », dit-il à sa femme en attrapant les poissons qui se débattaient et en les mettant dans le panier.

« Rentre vite à la maison et prépare les poissons !, dit-il sans s'arrêter pour respirer. Cela fait longtemps que nous n'avons pas eu un repas qui sorte de l'ordinaire et un moment de détente. Je vais laisser les bœufs aller vers le pâturage et j'apporterai une bouteille d'alcool sur le chemin du retour et, si tu le permets, nous pourrons passer une bonne soirée ».

Elle accepta sans arrière-pensée et, sans attendre, rentra chez elle d'un pas pressé. « La première partie de mon plan a réussi comme sur des roulettes », murmura-t-elle en s'éloignant. Maintenant, il faut attendre la deuxième et la troisième parties de mon

plan ». Elle retourna chez elle en marchant avec une étincelle dans ses yeux tout en traversant le cours d'eau où les petits enfants attrapaient encore du poisson.

Elle cuisina les poissons et cacha rapidement le plat savoureux sous les avant-toits de la maison. Tenant parole, son mari arriva de bonne heure des champs, de bonne humeur, une bouteille d'alcool à la main. Il s'assit au centre de la maison, mit la bouteille devant lui et appela sa femme pour qu'elle se joigne à lui. Elle arriva et s'assit à côté de lui. Après avoir bu un petit verre, il demanda le poisson.

« Quel poisson ? », demanda-t-elle feignant l'ignorance.

« Le poisson que nous avons attrapé dans le champ, répondit-il immédiatement. Dans le sillon que je venais de labourer, c'est toi qui as remarqué les poissons et tu m'as appelé pour venir les prendre ».

« Mais comment peut-il y avoir du poisson dans nos champs ?, demanda-t-elle feignant encore une fois l'ignorance. Nos champs sont sur la pente d'une colline, il n'y a pas de cours d'eau ou de rivières qui coule sur la colline, tu devais être en train de rêver, ou es-tu déjà ivre ? » ajouta-t-elle.

« C'est quoi cette femme ? Menteuse ! Nous avons attrapé les poissons ensemble, et je t'ai renvoyée chez nous plus tôt pour faire cuire les poissons, et je t'ai dit que je rentrerais de bonne heure. Tu as dû garder les poissons pour un amant secret. On ne peut jamais faire confiance aux femmes, le vieux sage me l'a toujours rappelé ! Méfie-toi de leurs ruses, m'avait-il prévenu. J'aurais dû l'écouter », dit-il en l'attrapant par les cheveux et en la frappant fort sur le visage.

C'était la première fois, depuis qu'elle s'était mariée, qu'elle voyait son mari si fâché. C'était la première fois que son mari la frappait. La jeune femme se mit à pleurer bruyamment et courut hors de la maison.

Son mari, en colère, courut derrière elle. La deuxième partie de son plan avait été exécutée à la perfection.

Serrant ses cheveux, il continua à réclamer les poissons qu'ils avaient attrapés. Elle continua à crier qu'il n'y avait pas de poisson. Il continua à la frapper pour la soumettre. Elle continuait à le provoquer, il n'y avait pas de poisson !

Entendant les cris, les hommes du village accoururent vers le lieu où son mari la battait encore, tandis qu'elle répétait qu'il n'y avait pas de poisson. Les femmes du village, cachées dans l'ombre, regardaient le spectacle sans bruit.

Les hommes du village crièrent au jeune homme de cesser de la battre, et, en vieux sages, ils continuèrent à lui demander pourquoi il la battait.

« Nous avons pêché du poisson ensemble, dit-il. Je l'ai renvoyée tôt à la maison pour préparer le poisson, pendant que je faisais paître les taureaux. J'ai dit que j'apporterai une bouteille d'alcool pour fêter cela. J'ai fait comme je l'avais dit. Et je suis rentré pour m'entendre seulement dire qu'il n'y a pas de poisson. Je suis sûr que nous avons attrapé du poisson. Elle a dû manger les poissons ou alors elle les a donnés à son amant secret, c'est pourquoi je la bats pour découvrir la vérité ».

« Bien, Bien, dirent les hommes du village à l'unisson. Les femmes doivent rester sous le contrôle de l'homme ».

« Bien bien ! » dit le vieil homme de l'extrémité nord du village en se joignant aux autres. D'autres hommes se joignirent à lui et dirent à l'unisson : « Si elles n'obéissent pas aux ordres, elles doivent recevoir une bonne correction, ou sinon elles deviendront incontrôlables ».

« S'il te plaît, s'il te plaît, je suis prête à recevoir une punition si je suis fautive, dit la jeune femme en feignant la soumission, s'il

me bat pour obtenir la vérité, comme il le prétend, et avant qu'il continue, demandez-lui où nous avons attrapé le poisson ».

« Dis-nous, jeune homme, où as-tu trouvé les poissons ? », demandèrent alors les villageois.

« Dans notre champ sur les pentes de la colline, dit le jeune homme sans méfiance. Je les ai vus dans le sillon que je venais de labourer, je les ai pris avec mes mains et je les lui ai donnés pour qu'elle les emmène à la maison pour les cuisiner ».

Sa réponse fut accueillie avec un silence empli de stupéfaction et d'incrédulité.

Il y eut une agitation parmi les femmes, un léger rire se fit entendre.

« Où ? » demandèrent à nouveau les villageois, stupéfaits.

« Dans nos champs sur la pente de la colline, répétait-il. Je les ai pris de mes propres mains ».

Les hommes du village se regardèrent, interloqués. « Tu dois être fou, dirent-ils. Quelqu'un a-t-il déjà pêché du poisson sur les pentes d'une colline ? »

« J'ai attrapé les poissons dans mes champs sur la pente de la colline », protesta de nouveau le jeune homme.

« Donnez-lui une bonne punition, déclarèrent les villageois. Pour avoir battu sa femme sans raison... Quelqu'un peut-il trouver du poisson dans les champs sur les pentes des collines ? Jeune homme stupide ! »

Quelques voix se firent entendre, et beaucoup hochaient de la tête dans l'ombre. « Rappelle-toi, si tu bats encore ta femme

sans aucune raison ! ». Et puis ils l'attrapèrent par la peau du cou et lui donnèrent une correction. Il prit les coups dans un silence obstiné. Quelques rires pouvaient être entendus dans l'ombre.

La troisième partie du plan s'est déroulée exactement comme l'épouse l'avait voulu.

Quand les hommes s'en allèrent, et que les visages disparurent dans l'obscurité, le jeune homme, refroidi par les coups qu'il avait reçus des villageois, mais toujours convaincu dans son esprit que ce qu'il avait dit était correct, entra dans la maison et s'assit. Sa femme le suivit sans dire un mot.

Un mélange d'émotions contradictoires traversait l'esprit de la jeune femme : la tristesse que son mari ait été battu par les hommes du village, la satisfaction d'avoir pu lui donner une leçon, l'anxiété quant à la façon dont il allait réagir à toute l'histoire.

La jeune femme s'assit à côté de son mari, il était silencieux mais calme, elle ne lisait aucune colère sur son visage. Elle alla chercher le récipient avec les poissons cuits, le sortit de l'avant-toit où elle les avait cachés et le plaça devant lui. L'arôme était facilement reconnaissable...

Il la regarda et elle le regarda quelques instants.

« Mon cher mari, tu as toujours voulu voir mes trente-six ruses », dit-elle en reprenant courage.

Il encaissa le coup, sans aucune réaction. Puis elle continua avec un peu plus de confiance : « Tu viens d'expérimenter le premier *nakra*. Quand veux-tu voir les trente-cinq restants ? »

*Remarques sur la parabole,  
par Pradip Prabhu*

L'histoire est l'une des nombreuses paraboles que les femmes ont créées au cours des années, à la fois pour mettre en avant les diverses formes d'oppression masculine qui font partie de leur expérience vécue, ainsi que pour bien exprimer leur esprit d'inlassable résistance. La parabole se réjouit vivement du pouvoir de l'imagination créatrice et l'utilisation du ridicule comme l'une des armes des faibles contre les forts – opposant le cerveau contre les muscles - et en utilisant le méfait pour donner du sens à l'homme insensé. Il procure également aux femmes le plaisir de supplanter ou de « vaincre » le mâle sur leur propre territoire.

Avec d'autres récits, les paraboles reflètent aussi comment les femmes Adivasi (populations tribales), qui ont joui d'une égalité relative - contrairement aux femmes du reste de l'Inde - ont développé des réponses sophistiquées aux questions d'affirmation masculine et à l'utilisation de la violence pour soumettre les femmes. Les femmes Adivasi, au cours des âges, ont utilisé l'histoire - comme beaucoup d'autres histoires que les femmes disent aux filles - qui déconstruisent le pouvoir imaginé, l'infaillibilité incontestée et l'autorité indiscutée de l'homme.